LA FRANCE AU CANADA

Discours de réception
à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen

PAR

CHRISTOPHE ALLARD

Avocat, Docteur en droit
Ancien Magistrat

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

ROUEN
IMPRIMERIE DE ESPÉRANCE CAGNIARD
88, rue Jeanne-Darc, 88

1888

F
5055
A4
S

B. Q. R.
NO. 2171

LA CONQUÊTE ET LA PERTE DE LA NOUVELLE FRANCE

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. CHRISTOPHE ALLARD

Comment mon premier mot ne serait-il pas une parole de reconnaissance à l'égard de l'Académie ? Vous avez bien voulu, Messieurs, il y a sept ans, conférer au magistrat, que ses fonctions retenaient éloigné du siège de votre Compagnie, le titre de membre correspondant ; c'était un stage qui devait me consoler d'une attente inévitable,

> Ainsi qu'un voyageur, qui, le cœur plein d'espoir,
> S'assied avant d'entrer aux portes de la ville ;

c'était l'espérance d'appartenir plus tard à ce Rouen érudit et studieux, dont vous êtes les dignes et nobles représentants. Dans quel avenir lointain me promettais-je cette récompense ? Il est des carrières très rapides, et d'autres qu'un vent contraire, d'une tenacité rebutante pour bien des courages, vient combattre et entraver. Je n'espérais redevenir votre concitoyen qu'après des étapes longues et multipliées, alors que de nombreuses années, fidèlement consacrées à l'application du droit et au culte de la justice, m'auraient rendu moins indigne

de figurer au milieu de vous. Les événements en ont décidé autrement.

C'est dans ces circonstances que vous m'avez accueilli. Heureuse consolation, dont j'ai le droit d'être fier, et le devoir de vous être reconnaissant. Mais ne vous remercierai-je pas, Messieurs, à un autre titre ? Je suis des vôtres : comment ai-je mérité cette distinction ? Je ne me fais aucune illusion à ce point de vue ; je veux croire plutôt que vous avez fait crédit à mes efforts et à ma bonne volonté. Vous attendez de moi de justifier votre choix ; je ne faillirai pas à cette invitation. Ne puis-je pas croire aussi qu'une circonstance heureuse vous a favorablement disposés à mon égard ? N'avez-vous pas plutôt pensé, en votant pour moi, à la manière dont le nom de ma famille était représenté parmi vous qu'à celle dont je pourrais le représenter moi-même ? « Défiez-vous des mots nouveaux », a dit un penseur : mon nom n'était pas pour vous un « mot nouveau : » n'ai-je pas bénéficié de cet avantage à défaut d'autres mérites ? Je ne sais. Le jugement par lequel vous avez donné gain de cause à ma candidature ne pouvait énoncer de motifs : le plus sérieux de ces *attendus* ne saurait être d'ailleurs que votre extrême bienveillance à mon égard.

I.

Qu'il était léger, en effet, le mince bagage que je portais avec moi au moment où je suis venu frapper à votre porte ! Une étude juridique, des souvenirs de voyage... Ah ! ne devrais-je pas m'excuser plutôt d'être

venu, après bien d'autres, parler de l'Amérique du Nord à la suite d'un voyage rapide qui ne m'a permis, sur bien des points, que d'effleurer mon sujet ? Je ne le crois pas ; il arrive souvent dans la vie que, si prompte fût elle, peut-être à cause de sa rapidité même, une impression se grave plus profondément dans le cœur de l'homme : elle s'y fixe et elle y demeure, survivant à d'autres images dont les contours s'effacent. Ainsi en est-il pour celui qui, n'eût-il fait que passer, a visité le Canada. Il reste à tout cœur français qui a respiré l'air de ce qui fut la Nouvelle-France, un amour singulier et de longue durée pour nos compatriotes d'outre-mer. Sentiment bien mérité d'ailleurs, car notre pays, la *Vieille patrie,* comme ils l'appellent, a conservé aussi leur cœur : « Nous sommes, me disait un vénérable prêtre des environs de Montréal, plus Français que bien des Français de France. »

Ardent amour des Français de l'Ouest pour la France, quel autre t'a mieux célébré que le poète canadien, M. Louis Fréchette, en ces vers magnifiques inspirés par la guerre de 1870 ?

Tandis que d'un œil sec d'autres regardaient faire,
— D'autres pour qui la France, ange compatissant,
Avait cent fois donné le meilleur de son sang, —
Par delà l'Atlantique, aux champs du nouveau monde
Que le bleu Saint-Laurent arrose de son onde,
Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,
Des Français, qu'un roi vil avait vendus gaîment,
Une humble nation, qu'encore à peine née,
Sa mère avait un jour, hélas, abandonnée,
Vers celle que chacun reniait à son tour,
Tendit les bras, avec un indicible amour !

La voix du sang parla. La sainte idolâtrie,
Que dans tout noble cœur Dieu met pour la patrie
Se réveilla chez tous ; dans chacun des logis,
Un flot de pleurs brûlants coula des yeux rougis ;
Et, parmi les sanglots d'une douleur immense,
Un million de voix cria : « Vive la France ! » (1)

Voilà les sentiments des Canadiens pour notre commune patrie. A travers l'Océan existe un merveilleux courant de patriotisme entre l'ancienne et la nouvelle France. Mais pour bien le comprendre, pour apprécier la situation présente de nos compatriotes de l'Ouest et le rôle qu'ils joueront dans l'avenir, il faut d'abord résumer leur histoire : histoire toujours attachante, triste souvent, qui, après avoir si longtemps fait partie de la nôtre, n'a été brusquement séparée de celle-ci qu'au point de vue politique, sans l'être au point de vue social.

M. Ferland, professeur à l'Université Laval, à Québec (2), et un homme qui porte un nom justement vénéré de nous tous, M. Ch. de Bonnechose, ont émis l'un et l'autre cette idée que les peuples nouveaux ont un grand avantage sur les vieilles races, celui de pouvoir connaître leur origine autrement que par des conjectures scientifiques et des légendes merveilleuses. La possession de ces secrets de la terre et de la race, qui pour nous n'est souvent qu'un rêve, est une réalité pour la nation Franco-Canadienne, récemment éclose sur un sol vierge. « Du passé, rien ne s'est perdu pour le Canadien : la

(1) Louis Fréchette, *Vive la France*, 1882.
(2) *Histoire du Canada.*

moindre parcelle en a été pieusement recueillie... Par là encore le Canadien se distingue de son voisin le Yankee : celui-ci voit tout au futur ; comment le passé l'intéresserait-il ? Le présent lui-même ne le touche que parce que c'est le commencement de l'avenir (1). » Autrement en est-il pour le Canadien : c'est pour lui faire un acte de foi nationale que d'étudier son passé. Faisons comme lui : n'est-ce pas, ainsi que vous allez le voir, relire un chapitre oublié, et non des moins glorieux, de notre histoire ?

II.

Bien peu de personnes savent que le *Dominion* du Canada, d'une étendue de 3,528,000 milles carrés, est actuellement à peine moins grand que les États-Unis, dont l'aire est de 3,603,000 milles. Ils se doutaient bien moins encore de l'importance de leurs futures découvertes, les hardis voyageurs, Claude de Pontbriant, Charles de la Pommeraye et autres gentilshommes bretons qui, dans les premiers mois de 1535, partaient de Saint-Malo, après avoir entendu la messe et communié, et accompagnaient Jacques Cartier dans son second voyage (2). Le 1er septembre, ils arrivent dans la sombre rivière du Saguenay ; un fleuve se développe majestueux devant eux, l'Hochelaga, auquel ils donnè-

(1) Ch. de Bonnechose, *la France en Amérique*, dans *le Correspondant* du 25 décembre 1880, p. 1128.

(2) Dans sa première expédition, l'année précédente, Cartier n'avait reconnu que l'île de Terre-Neuve et l'embouchure du Saint-Laurent.

rent, à cause de la date à laquelle ils l'avaient aperçu, le nom de Saint-Laurent. Bientôt un promontoire escarpé est devant leurs yeux : il a été depuis consacré par de grands souvenirs, des luttes désespérées, la mort glorieuse de Wolfe et de Montcalm ; un groupe de huttes occupait le site de la future ville de Québec : son nom était Stadaconé.

Le 2 octobre, ils arrivent à la ville mystérieuse dont les sauvages de l'embouchure du fleuve ne leur parlaient qu'avec terreur. C'est Hochelaga, entourée de fortes palissades, et dominée par la montagne à laquelle, cent ans plus tard, le sieur de Maisonneuve devait donner le nom de Mont-Royal. — Que ne puis-je reproduire en entier la relation de Jacques Cartier ! Les grands hommes qui ont découvert et colonisé le Canada ont fait, à l'exemple de César, l'histoire de leurs voyages, de leurs combats, de leurs conquêtes. Jacques Cartier et plus tard Champlain nous ont laissé leurs commentaires, écrits dans le style simple, sobre, naïf de leurs époques respectives, « Jacques Cartier dans la langue de Rabelais, Champlain dans celle de Montaigne et de saint François de Sales (1). » Résumons le récit du « père des temps héroïques du Canada (2). »

Au lieu où s'élèvent actuellement les quais et les entrepôts de Montréal, un millier d'Indiens dansent de joie à la vue des étrangers ; ils les comblent de cadeaux

(1) Chauveau, *Discours pour le 25e anniversaire de l'Institut canadien-français d'Ottawa, 1879.*

(2) Expression de lord Durham, l'un des gouverneurs les plus célèbres de la colonie.

de poisson et de maïs. Au lever du soleil, les Français prennent le sentier de la forêt de Montréal ; ils lient amitié avec un chef, « l'un des principaux seigneurs de ladite ville, » dit la narration du voyage. Les guerriers indiens entourent les Français et s'asseoient au milieu d'eux, « comme, dit Cartier, sy eussions voulu jouer un mystère. » Les malades accourent en foule autour du chef français, qu'ils considèrent comme un Dieu venu pour les guérir. Fort embarrassé de sa position, et peu versé dans l'art médical, celui-ci eut recours à la récitation de la partie de l'évangile de saint Jean réservée pour ces occasions ; puis, faisant le signe de la croix, il prononça une prière, non seulement pour la guérison du corps, mais aussi de l'âme de ces pauvres sauvages, et il finit par la lecture de la passion de Notre-Seigneur, entendue avec recueillement par l'étrange assistance (1).

Mais passons sur la fin de cette expédition, terminée prématurément dans les souffrances du scorbut. Viennent ensuite la troisième expédition de Cartier, celles de Roberval, parti en 1549 avec son père, brave officier qu'Henri II avait surnommé « le gendarme d'Annibal. » On n'eut jamais de leurs nouvelles. Après ce désastre, le Canada resta oublié pendant un demi-siècle. Enfin, vers 1600, le marquis de la Roche s'embarque avec des colons qu'il dépose sur l'île de Sable, à l'entrée du golfe Saint-Laurent ; mais une furieuse tempête, qui dure dix jours, l'empêche de les rejoindre et le repousse sur les

(1) Parkmann, *Les Pionniers Français dans l'Amérique du Nord*, traduction de Mme de Clermont-Tonnerre, pp. 143-148.

côtes de France : il y meurt de misère et de chagrin. Les malheureux colons qu'il avait abandonnés ne furent rapatriés que cinq ans plus tard.

Il faudrait pouvoir s'arrêter ici sur les expéditions de de Monts, sieur du Gast (1). Il avait fondé, pour la colonisation de la presqu'île d'Acadie, dans le sud du Canada, une société à laquelle Henri IV attribua le monopole du commerce. Plusieurs gentilshommes l'accompagnaient, de Poutrincourt et son fils de Biencourt (2), de Pontgravé, de Chaste, enfin Champlain, qui ne joue pas encore dans la colonisation de l'Acadie le rôle qu'il occupera, après son troisième voyage, dans celle du Canada. De longs et courageux efforts n'amenèrent pas le succès de cette tentative de colonisation : elle échoua, mais parce que le monopole de de Monts, retiré, sur les instances des marchands Dieppois et Rochelois, plus injustement encore qu'il n'avait été concédé, ne permit pas de conserver à la solde de la Compagnie les artisans et les laboureurs engagés par elle en France. L'héroïsme et le patriotisme, dans ces conditions, ne pouvaient, hélas, suffire. — Associons encore au souvenir de ces gentilshommes leur fidèle

(1) De Monts était huguenot. La révocation de l'édit de Nantes a fait passer ses descendants à l'étranger, et le nom de l'explorateur français du Saint-Laurent était porté, en 1870, par un officier de la marine allemande. (H. de Lamothe, *Cinq mois chez les Français d'Amérique*, p. 9).

(2) La famille de Biencourt de Poutrincourt, d'origine picarde, a longtemps possédé des propriétés en Normandie. Le château de Mesnières a été vendu, il y a peu d'années, par le marquis de Poutrincourt.

compagnon de voyage, Marc Lescarbot, avocat au Parlement de Paris, grand admirateur des muses, mais homme d'une trempe et d'une largeur d'âme exceptionnelles (1). L'esprit français ne perd jamais ses droits; il servait souvent à soutenir les pionniers contre la mauvaise fortune, et quand Poutrincourt revenait à grand'peine à Port-Royal d'un voyage de découvertes sur les côtes, pendant lequel il avait failli plusieurs fois laisser sa vie aux mains des sauvages, n'était-il pas accueilli sous une arcade de feuillage par Neptune, suivi de ses Tritons, le haranguant en vers improvisés par Lescarbot pour la circonstance? Petits détails, mais qu'il faut admirer! Qui ne sait au Canada que Champlain, pour secouer, pendant le rude hiver de 1606, la torpeur de ses compagnons, avait fondé, à la table de Poutrincourt, « l'Ordre du bon temps, » dont faisaient partie les personnages marquants de la colonie de Port-Royal? Chacun était grand-maître à son tour pour vingt-quatre heures, et ses fonctions l'obligeaient à bien approvisionner la compagnie. L'amour-propre s'en mêlait; on chassait, on pêchait, on faisait des échanges de denrées avec les sauvages. « Quoique les gourmands de deçà nous disent souvent que là nous n'avions point la rue aux Oües de Paris, dit Lescarbot, nous y avons fait ordinairement aussi bonne chère que nous saurions

(1) Il est curieux d'entendre cet avocat au Parlement expliquer à quels mobiles il a obéi en partant pour le Nouveau-Monde. Ce n'est pas seulement « voir la terre oculairement, » mais aussi « fuir un monde corrompu. »

faire en cette rue aux Oües, et à moins de frais (1). » Et il décrit le collier de l'Ordre, et il cite les chefs sauvages invités, parmi lesquels, à tous les repas, le vieux Membertou, centenaire, « de riche taille, et plus haut et membru que n'est l'ordinaire des autres, barbu comme un Françoys, » dit le père Biard. C'est ainsi qu'on trompait l'ennui des longs hivers d'exil.

Tous ces hardis compagnons étaient pourtant les éclaireurs de la civilisation plutôt que ses pionniers. Voici venir Samuel de Champlain, le fondateur de Québec. Homme de dévouement et de conviction, il a reçu à juste titre le surnom de père de la Nouvelle-France. En lui était personnifiée la ferveur religieuse, unie à l'esprit d'aventure, et le premier, grâce à sa longue carrière, il put recueillir le fruit de ses travaux et de ceux de ses prédécesseurs. Avec lui commença vraiment la colonisation ; « il s'embarrassait peu du commerce et pensait en citoyen, » dit le père Charlevoix. Des baraquements s'élèvent à Québec en 1608, trois ans après que Poutrincourt s'était établi en Acadie dans ce hâvre de Port-Royal, qui devait recevoir depuis, de l'Angleterre, le nom d'Annapolis. Dès le premier moment Champlain fait défricher les terres, « qui se trouvèrent bonnes ; » il attire des colons, et, en 1620, reçoit le titre de gouverneur de la Nouvelle-France. Avant qu'aucun Anglais n'ait perdu de vue le rivage de la mer, il explore le lac Champlain, le lac Ontario, au milieu de mille dangers,

(1) Lescarbot, livre IV, chap. XVI. — Rameau, *Une colonie féodale en Amérique*, pp. 18-20. — Parkmann, *Les Pionniers Français*, p. 196.

que ses bons rapports avec les indigènes parviennent seuls à conjurer.

Les difficultés relatives à la traite des pelleteries qui ne se terminèrent que lors de la création, par Richelieu, de la Compagnie des Cent Associés, et les guerres des Hurons et des Algonkins, soutenus par les Français, contre la puissante nation Iroquoise, embrassent tout le long séjour de Champlain au Canada. Le sort de la colonie et sa prospérité future paraissaient enfin assurés quand la guerre, éclatant subitement entre la France et l'Angleterre, vint en compromettre l'avenir. Le comte de Stirling, aidé malheureusement des frères Kirtk et de quelques autres protestants français passés au service de l'Angleterre, obtenait des succès en Acadie et sur le Saint-Laurent, et s'emparait de Québec par la famine, en faisant Champlain prisonnier et en l'emmenant en Europe. Il fallut le traité de Saint-Germain-en-Laye, signé le 20 mars 1632 entre la France et l'Angleterre, pour rendre la Nouvelle-France à son ancienne patrie et Champlain à la Nouvelle-France, dont il devint une seconde fois le gouverneur. Il y mourut trois ans plus tard.

Champlain a été défini, lors du meeting tenu à Montréal, en 1884, par la *British association for advencement of science,* « the clearest-headed Frenchman who ever trod the shores of the New-World. » Contre quelles difficultés lutta cet esprit vigoureux et persévérant! Rien n'abattit son courage. A lui et au baron de Poutrincourt revient, je l'ai dit, l'honneur d'avoir voulu les premiers fonder une colonie agricole dans le

Nouveau-Monde. Unissons tous ces hommes courageux dans un même salut, que vous me remercierez d'emprunter encore à M. Fréchette (1) :

Salut d'abord à toi, Cartier, hardi marin,
Qui, le premier, foulas de ton pied souverain
Les bords inexplorés de notre immense fleuve !
Salut à toi, Champlain, à toi, de Maisonneuve,
Illustres fondateurs des deux fières cités
Qui mirent dans ses flots leurs rivales beautés !...
Ce ne fut tout d'abord qu'un groupe, une poignée
De Bretons, brandissant le sabre et la cognée,
Vieux loups de mer, bronzés au vent de Saint-Malo.
Bercés depuis l'enfance entre le ciel et l'eau,
Hommes de fer, altiers de cœur et de stature,
Ils ont, sous l'œil de Dieu, fait voile à l'aventure,
Cherchant dans les secrets de l'Océan brumeux
Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
Mais un sol où planter, signe de delivrance,
A côté de la croix le drapeau de la France!

III.

Comme toute chose à ses débuts, la colonisation française progressa lentement. «Vous êtes tout puissant en ce point comme en plusieurs autres, » écrivait le P. Lejeune à Richelieu en 1635 : mais ce mensonge officieux, fait pour encourager le bon vouloir, d'ailleurs très réel, du tout-puissant ministre en faveur de la colonie naissante, n'empêche pas que celle-ci ne comptait, en 1640, que 300 habitants. Trois choses retardaient l'accroissement du Canada : les guerres

(1) Louis Fréchette, *Notre Histoire*, 1883.

avec les sauvages, le système adopté pour la colonisation, enfin les difficultés qui s'élevèrent entre la Compagnie des Cent Associés et les habitants. Ces difficultés ne furent aplanies qu'en 1645, par un traité, confirmé par le roi, qui céda aux habitants le commerce des pelleteries, à condition notamment qu'ils paieraient le clergé, les fonctionnaires, rempliraient les engagements de la Société envers les ordres religieux, et feraient passer au Canada au moins 200 personnes des deux sexes par an.

Quant aux guerres perpétuelles entre les Iroquois, et nos alliés les Hurons, elles se terminèrent par l'anéantissement ou du moins la dispersion de ceux-ci, et des Eriés. Je regrette de ne pouvoir raconter en détail ces luttes sauvages, dans lesquelles tant de missionnaires terminèrent par le martyre une vie consacrée à planter

A côté de la croix le drapeau de la France,

et tant de colons ruinés périrent sans autre récompense à prétendre que

Le légitime orgueil des saints devoirs remplis (1).

C'est, pour ne citer qu'un exemple, c'est Daulac, réfugié avec dix-sept colons dans un petit fort de pieux, qui repousse pendant dix jours les attaques de plus de 500 Iroquois, et finit par succomber. Quatre Français restaient vivants dans le fort quand les ennemis y pénétrèrent : un d'eux acheva à coups de hache ses camarades blessés pour les empêcher de tomber aux mains des

(1) Louis Fréchette, *Notre Histoire.*

vainqueurs. L'intrépidité de ces braves effraya tellement les sauvages qu'ils se retirèrent sans mettre le siège devant Québec. Dix-sept hommes avaient suffi pour préserver la ville naissante !

J'ai indiqué le dernier motif qui ralentit au Canada les progrès de la colonisation. « Le système adopté consistait, dit M. Rameau, non seulement à distribuer des terres aux émigrants, mais encore à concéder d'immenses étendues de terrain à ceux qui, par leur fortune ou leur situation, paraissaient en état de créer eux-mêmes des centres de population. » Ce système de tenure était emprunté à la féodalité, mais les seigneurs étaient bien plutôt des fermiers du gouvernement qu'investis des pouvoirs des seigneurs du moyen-âge : le droit de justice ne leur appartenait qu'en principe, et fut à peine appliqué (1). De 1626 à 1637, dix de ces concessions de terre furent faites, soit à des particuliers, soit aux pères Jésuites ; treize autres furent faites encore dans les trente années qui suivirent, mais elles se peuplèrent à peine. Les concessionnaires prenaient le terrain et ne remplissaient guère les conventions. « C'est ainsi que Lauzon, fils du président de la Compagnie des Cent Associés, reçut, au nom d'un tiers officieux, une étendue de terre sur la rive sud du Saint-Laurent,

(1) Le Canada relevait alors du Parlement de Rouen et était régi par la coutume de Normandie : ce n'est qu'en 1663 qu'il ressortit au Parlement de Paris.—Voir *Histoire du Canada, de son église et de ses missions*, par l'abbé Brasseur de Bourbourg, vicaire général de Boston, ancien professeur d'histoire ecclésiastique au séminaire de Québec.

comprenant 60 lieues de longueur ! Il est avéré que Lauzon n'envoya pas un seul colon dans ces vastes concessions (1) ». En 1628 seulement commença le labourage avec des bœufs, et l'on n'a pas oublié les noms des rares familles qui vivaient alors du produit de leurs terres, comme les Hébert et les Couillard, normands les uns et les autres (2).

Si les cultivateurs et les colons étaient rares, il manquait aussi des jeunes filles pour devenir les femmes de ces ouvriers de la première heure. Les seigneurs et les communautés en avaient demandé à la France : on leur avait répondu en dirigeant sur le Canada plusieurs convois de *filles du roi,* jeunes filles, pour la plupart orphelines, élevées aux frais du roi à l'hôpital général de Paris. Mais le climat de la colonie était trop rude pour ces natures délicates. Une grande partie des colons étaient normands : ce fut à la Normandie qu'on s'adressa. « En 1670, M. Colbert pria donc Mgr de Harlay, archevêque de Rouen, de faire choisir désormais par les curés de 30 ou 40 paroisses des environs de cette ville une ou deux filles en chaque paroisse pour les envoyer au Canada, en remplacement des anciennes filles du roi (3). »

(1) Parkmann, *Les Pionniers Français*, p. 407. C'est de Lauzon que M. Olier acquit en 1643 l'île de Montréal, pour la somme de 130.000 livres.

(2) L'emplacement du champ défriché par Louis Hébert est actuellement occupé par la cathédrale de Quebec, l'archevêché, le séminaire et l'Université Laval. (M. Chauveau. *L'Instruction publique au Canada.)*

(3) Faillon, *Histoire de la Sœur Bourgeoys, fondatrice de la*

L'année 1663 fut heureuse pour la colonie : celle-ci reçut un administrateur habile, des colons ; elle vit enfin la suppression par Colbert de la Compagnie des Cent Associés, monopole qui avait longtemps arrêté l'essor du pays. Cette société fut remplacée, il est vrai, par la Compagnie des Indes occidentales, mais cette dernière ne tarda pas à se dissoudre. L'administrateur émérite, considéré comme le véritable organisateur de la colonie, fut M. Talon, ancien intendant du Hainaut, envoyé au Canada en la même qualité. Neveu d'Omer Talon, il semblait avoir pris pour devise les dernières paroles adressées par l'illustre avocat à son fils : « Mon fils, Dieu te fasse homme de bien ! » Ce fut lui qui étendit le commerce, l'industrie, découvrit des mines, améliora l'agriculture. Il fit plus, il procura à la colonie, je l'ai dit, ce qui continuait à lui manquer le plus : des colons, mais par un moyen héroïque.

Les Iroquois ne se lassaient pas d'attaquer nos alliés et les postes français ; la colonie était inquiète ; beaucoup d'habitants parlaient de revenir en France. On se décide enfin à envoyer des troupes. Quatre compagnies arrivent en 1663 des Antilles ; le beau régiment de Carignan, qui venait de se couvrir de gloire en combattant contre les Turcs, debarque à Québec au milieu de l'enthousiasme général. En 1666, les Iroquois, vaincus, se laissaient imposer la paix. On prit alors un sage parti,

congrégation de Ville-Marie, t. I, p. 188. Voir aussi pp. 122, 226, 263. En 1672, dans le deuxième voyage fait par la sœur Bourgeoys pour aller chercher ces jeunes filles destinées au Canada, elle séjourna pendant un mois à Rouen.

celui de licencier au Canada les troupes que leurs victoires mêmes venaient de rendre inutiles. Un millier d'excellents colons fut ainsi acquis ; leurs chevaux, qui faisaient l'admiration et la terreur des Indiens, durent s'habituer à la charrue. Talon, retourné en France, ramenait bientôt 700 nouveaux émigrants. A partir de ce moment, la colonie commença enfin à s'accroître rapidement (1). Il faut ajouter, hélas, que les Français avaient apporté aux sauvages un terrible fléau, jusqu'alors inconnu pour eux, la petite vérole. L'année 1670 vit disparaître des villages entiers, des peuplades entières, et peut-être l'horrible épidémie ne contribua-t-elle pas moins que le succès de nos armes à assurer la paix pendant seize années (2).

IV.

Profitons de cette période de repos, pendant laquelle va largement s'agrandir l'aire des découvertes, pour revenir en arrière. J'ai été volontairement incomplet et injuste : je n'ai pas parlé des Missionnaires. Je voulais attendre pour apprécier leur œuvre et leur rôle dans les débuts de la colonisation canadienne, que je pusse considérer cette œuvre dans son ensemble et dans ses résultats. « Aucun autre peuple que le Canada n'a

(1) En 1671, près de 700 enfants étaient nés dans la colonie.

(2) On connaît cette boutade de Mérimée : « Alexandre de Humboldt racontait à mon père qu'il avait connu en Amérique un perroquet qui seul savait quelques mots de la langue d'une tribu aujourd'hui entièrement détruite par la petite vérole (*Lokis*, p. 10).

mieux mis en lumière, par sa propre histoire, dit M. Le Play (1), les forces incomparables que l'humanité trouve dans le catholicisme quand celui-ci dispose de clercs pauvres et dévoués à leur mission. Dès l'origine, le clergé s'est mis à la tête de la colonie : il a exploré le pays dans toutes les directions ; et, tout en préparant le succès des colons, il a travaillé à l'amélioration morale des indigènes autant que l'ont permis les rivalités des Européens. Les prêtres séculiers, secondés souvent par les Jésuites, ont dirigé toutes les entreprises de défrichement ; ils ont présidé à la création des villages en joignant à leur fonction principale celles du législateur, du juge, de l'architecte et du médecin. Au milieu des souffrances provenant de la guerre, des épidémies, des famines, des désordres atmosphériques, puis de l'abandon de la mère-patrie, les clercs ont constamment soutenu les courages et conservé l'esprit national. » — « Si la France, dit Chateaubriand (2), conserva si longtemps le Canada contre les Iroquois et les Anglais unis, elle doit presque tous ses succès aux Jésuites. » Deux choses donc dans le rôle du clergé : direction de la colonisation et de l'esprit d'entreprises et de découvertes, amélioration morale des habitants. Nous verrons

(1) *L'Organisation du Travail*, p. 491.

(2) *Histoire de la Louisiane*, p. 122. — Voir aussi ce que dit Châteaubriand dans le *Génie du Christianisme* sur la mission des Hurons, et les martyres des pères de Brébeuf et Lallemant, et les ouvrages publiés sur ce sujet par l'historien des États-Unis Bancroft, et par le P. Martin, ancien supérieur du collége des Jésuites de Montréal. — Le rôle du clergé au Canada a été apprécié pareillement par MM. de Tocqueville et Ampère.

que le clergé a toujours conservé et rempli au Canada ces deux nobles buts (1) : constatons dès à présent que les historiens protestants sont les premiers à le déclarer. Parkmann, quoiqu'originaire de cette malheureuse Acadie, de laquelle le gouvernement Anglais a si brutalement expulsé les colons catholiques, le dit en maint endroit (2). « Dans le Nouveau-Monde, dit l'historien Robertson (3), les Jésuites ont déployé leurs talents de la manière la plus merveilleuse, et ont contribué le plus efficacement au bien de l'espèce humaine. Les Jésuites seuls, en s'y établissant, n'avaient en vue que l'humanité. » Un auteur canadien, ministre protestant, le docteur Withrow, termine une étude sur les *Relations des Jésuites de la Nouvelle-France* par ces nobles paroles : « Par les travaux de ces missionnaires, un grand nombre de sauvages qui vivaient dans la dégradation la plus abjecte ont été arrachés à leur vie de barbares, à leurs superstitions païennes, à leurs habitudes de cruauté ; ils ont été élevés à la dignité d'hommes et ont mené une vie chrétienne et sainte. Ceux qui liront l'histoire de ces hommes apostoliques ne pourront refuser de sympathiser avec eux, au milieu de leurs travaux et

(1) Tandis que l'action et l'influence des seigneurs s'éclipsa peu à peu, le clergé, combinant son activité avec celle des cultivateurs, devint le pivot essentiel du développement de la société européenne transatlantique ; il en est ainsi, quoiqu'à un moindre degré, dans les colonies hollandaises et anglaises aussi bien que dans l'Acadie, la Louisiane et le Canada.

(2) *The Jesuits in North America in the seventeenth century.* Boston, 1868.

(3) *Charles V*, liv. VI, t. V, p. 203.

de leurs tourments, et d'admirer leur courage et leur foi. Le souvenir impérissable de leurs travaux, de leur sublime dévouement, et de leur amour inépuisable pour les âmes, sera une source constante d'émulation et d'encouragement pour l'humanité (1). » — Contraste significatif! Aux États-Unis les aborigènes n'ont jamais connu la supériorité de la race européenne que par une destruction plus ou moins bien ordonnée ; les débris des races indigènes, refoulés, traqués, parqués, tombent rapidement dans un état moral inférieur à celui qu'elles avaient avant la conquête. Au Canada, au contraire, de l'état sauvage les peuplades passent peu à peu et en grand nombre à une condition heureuse. Hurons, Algonkins, Abenakis, Illinois, Micmacs, Miamis apprennent à confondre dans un même amour la religion et la France, le culte, la famille et la patrie. Suivons le clergé dans la mission qu'il s'est donnée, et voyons son action.

Il faut lire dans le *Mercure Français* les curieuses relations des pères Jésuites Biard, Charles Lallemant, Lejeune et de Brébeuf, pour se rendre compte de la part qu'ils ont prise à l'œuvre de Champlain. En vain Biencourt, le fils de Poutrincourt, gallican trop avéré pour voir d'un bon œil l'influence naissante de la compagnie de Jésus, avait-il eu recours à maint subterfuge pour n'en transporter aucun membre dans le Nouveau-Monde, les Jésuites avaient à la cour d'Henri IV des défenseurs

(1) Cité par l'abbé Laboureau, *Mémoire pour l'érection de l'église de Pénétanguishène*, 1884, p. 5.

zélés : le père Cotton, l'un des leurs, confesseur du roi, la pieuse marquise de Guercheville qui, vingt années auparavant, s'était retirée pendant quelque temps dans ses terres pour échapper aux poursuites trop ardentes d'Henri IV, la reine Marie de Médicis, et, plus sans doute par politique que par sentiment religieux, Henriette d'Entraigues, maîtresse du roi. Une souscription fut organisée, et, le jour de la Pentecôte 1611, le vaisseau qui portait à la fois les Jésuites et leur adversaire abordait à Port-Royal. Dès 1618, l'un des Jésuites, le frère Gilbert du Thet, meurt glorieusement, en pointant un canon contre les Anglais, qui attaquent Port-Royal sous les ordres d'Argall ; les autres sont capturés et dirigés sur la Virginie. Cette obscure échauffourée était la première lutte entre Français et Anglais dans le Nouveau-Monde : la dernière devait avoir lieu entre Wolfe et Montcalm dans les plaines d'Abraham.

En 1615, Champlain s'adresse aux Récollets, dont une maison venait de se fonder près de sa ville natale de Brouage. Ce rameau de l'ordre de saint François envoie quatre pères. Ils bâtissent un couvent à Québec, et l'un d'eux, le P. Le Caron, évangélise les Hurons à travers mille dangers. Mme de Champlain, que son mari avait épousée alors qu'elle avait douze ans, et qui devait mourir en odeur de sainteté, sous l'habit des religieuses ursulines, dans un couvent de cet ordre qu'elle avait fondé à Meaux, catéchise les femmes et les enfants, et a beaucoup de peine à empêcher les Indiens de l'adorer elle-même, à cause de sa beauté. — Bientôt cinq missions de Recollets s'organisent ; l'un de ces religieux ne

tarde pas à périr, noyé par les sauvages dans le rapide de Montréal encore connu jusqu'à ce jour sous le nom de « sault au Recollet ; » les Franciscains réclament eux-mêmes la collaboration des Jésuites, parmi lesquels un normand, l'intrépide P. de Brébeuf (1), va bientôt voir payer aussi son dévouement du martyre. Partout éclatent l'héroïsme et le sacrifice : la fondation de Montréal et la colonisation de son île est commencée en 1640, par l'abbé Olier (2), et continuée par la compagnie du séminaire de Saint-Sulpice, qui y possède encore des propriétés attribuées en 1763 par le gouvernement anglais en compensation des droits seigneuriaux abolis lors de la conquête. « On ne saurait trop constater, remarque à ce propos M. Le Play (3), qu'une corporation de Paris a conservé, sous la domination anglaise, des propriétés qui auraient été confisquées par la révolution si le Canada avait conservé sa nationalité (4). »

(1) Né à Condé-sur-Vire, en 1593, d'une famille noble, la même dit-on, d'où sont issus les comtes d'Arundel, en Angleterre. Il était l'oncle de l'écrivain Guillaume de Brébeuf. — Avant d'entrer dans la compagnie de Jésus, le père de Brébeuf avait successivement appartenu aux diocèses de Bayeux et de Coutances.

(2) Les missionnaires envoyés par M. Olier avaient eu pour premier sanctuaire une petite chapelle construite en écorce. Faute de lampe et faute de cierges, — l'huile et la cire étant encore inconnues dans ce pays, — on y voyait briller une fiole de verre éclairée par un de ces lumineux insectes qu'on appelle des *mouches à feu*. — *Élisabeth Seton*, par Mme de Barberey, t. I, p. 373. — *Miscellanea on historical, critical and miscellaneous subjects, by J. M. Spalding, D. D., bishop of Louisville, archbishop of Baltimore.*

(3) *L'Organisation du Travail*, p. 491, note.

(4) « Si l'œuvre de Montréal a si bien réussi, si elle a eu de telles

Cependant la guerre entre les sauvages va être pour beaucoup de missionnaires le signal du martyre. Dans la bourgade huronne de Saint-Joseph, le P. Daniel est massacré à la tête de 700 de ses ouailles. A Saint-Louis, où la population entière est passée par les armes, les Pères de Brébeuf et Lallemant expirent au milieu des tourments les plus affreux (1). A Saint-Jean, un nouveau

conséquences pour l'établissement de la race française en Amérique, si elle est peut-être l'exemple le plus remarquable du succès d'une fondation religieuse, il faut reconnaître aussi par quels efforts elle fut établie, soutenue et continuée au milieu des plus grandes difficultés. Vingt années après les commencements, c'est-à-dire en 1663, M. Dollier dit, dans son *Histoire de Montréal*, que la compagnie de Montréal avait déjà dépensé près de 700,000 livres, sur lesquelles, observe le P. Leclercq, les ecclésiastiques du séminaire avaient contribué pour la plus grande partie ; or, à partir de ce moment, dans les cinquante années suivantes, le séminaire envoya plus de 900,000 livres qui, réunies aux dépenses précédentes, donnent la somme de 1,600,000 livres. » — *M. Faillon, sa vie et ses œuvres*, Montréal, 1882, p. 226. — L'auteur anonyme de cet intéressant ouvrage est M. l'abbé Desmazures, du clergé de Montréal. — Remarquons que 700,000 livres équivalent à environ 8 millions de notre monnaie actuelle. Parmi les membres de la communauté qui contribuèrent le plus à cette œuvre, tant par leurs travaux que par leur fortune, il faut citer notamment M. de Fénelon, frère aîné (consanguin) de l'archevêque de Cambray.

(1) Une naïve gravure du temps retrace les péripéties du martyre du P. de Brébeuf. On suspend à son cou un collier de haches rougies, on l'enveloppe d'une ceinture d'écorces enduites de gomme et de résine enflammées, en dérision du baptême on lui verse de l'eau bouillante sur la tête, on lui taille des lambeaux de chair qui sont grillés et mangés devant lui, on lui perce les mains avec des fers rougis, on lui arrache la peau de la tête, on la couvre de cendres brûlantes et de charbons embrasés. Exaspérés de ne pouvoir lui arracher le moindre signe de faiblesse, les Iroquois lui fendent

missionnaire de l'évangile, le P. Garnier, est tué au milieu de ses néophytes. Heureusement le P. Lemoine, en 1653, parvient à conclure au nom de la France, avec les cinq nations iroquoises, une trève que suit bientôt la paix définitive de 1670 dont j'ai parlé.

Mais fonder des villages, donner aux colons l'exemple du martyre, ce n'est là qu'une partie du rôle des missionnaires : ils sont aussi des grands découvreurs. A la suite de Champlain, ils reculent les bornes de la géographie de l'ouest. En treize ans, de 1634 à 1647, dix-huit Jésuites se signalent par leurs découvertes, explorent la vallée du Saguenay, arrivent jusqu'à mi-chemin de la baie d'Hudson, jusqu'au lac Huron, jusqu'au lac Supérieur : le P. Marquette commence le premier établissement européen dans l'état du Michigan ; le P. Ménard explore et évangélise les bords du lac Supérieur, il y meurt. Le P. d'Allouez, dans un voyage de plus de 2,000 lieues qui le conduit jusque chez les Sioux, apprend l'existence d'un grand fleuve, le Mississipi (1) ; le P. d'Ablon tente en 1669 la découverte du « Père des

ensuite la mâchoire d'un coup de hache, lui coupent les lèvres, le nez, une partie de la langue, et lui enfoncent un fer rouge dans le gosier. Ils dévorent son corps ensuite. — La tête du P. de Brébeuf, renfermée dans un buste en argent envoyé de Normandie par sa famille, est conservée comme une relique précieuse par les dames Augustines hospitalières de Québec.

(1) Au siècle précédent, en 1540, l'espagnol Hernando de Soto avait exploré le bas Mississipi, mais sans chercher à y fonder aucun établissement. Il n'avait laissé d'autre trace de son voyage que le souvenir de ses cruautés : « il avait passé comme un fléau et s'était évanoui » (M. Gravier).

eaux, » mais ses travaux évangéliques le retiennent, il s'approche assez près du fleuve sans pouvoir l'atteindre : le premier, il pénètre ensuite dans les futurs états du Wisconsin et de l'Illinois.

Le temps était arrivé où le problème de l'existence du Mississipi allait se trouver complètement résolu (1). C'est en 1673 : le comte de Frontenac est vice-roi de la colonie ; Talon continue, pour le plus grand bien de tous, à en être l'intendant. C'est ce dernier qui fait conférer à un négociant en fourrures, Joliet, la mission de découvrir le fleuve : Joliet s'adjoint le P. Marquette, « qui était un brave homme et un homme brave (2). » Ils partent, ils traversent une foule de peuplades inconnues ; ils descendent des rivières, puis chargent sur leurs épaules leurs légers canots. Leurs guides effrayés les abandonnent ; ils continuent leur route. De magnifiques forêts sont devant eux, et ils se croyaient encore loin du but de leur voyage quand le grand fleuve se présenta tout-à-coup à leur admiration.

(1) Trente-huit ans auparavant, en 1635, le haut Mississipi avait été découvert par un normand, Jean Nicolet, originaire de Cherbourg, et qui avait été quelque temps le compagnon de son compatriote le P. de Brébeuf au pays des Hurons. Homme de courage et de foi comme ce dernier, Nicolet devait mourir cinq ans plus tard sur le Saint-Laurent en essayant de délivrer un Abenakis fait prisonnier par des Algonkins. — Mais la découverte du grand fleuve par Nicolet tomba vite dans l'oubli ou fut peu connue ; son nom ne se trouve dans aucune biographie ; l'existence même du Mississipi paraît avoir été ignorée après sa découverte (Voir M. Gravier, *Découvertes et Établissements de Cavelier de la Salle*, pp. 44-48).

(2) M. Gravier, *Étude sur une carte inconnue de Louis Joliet*, p. 25.

Salut au fleuve immense, le plus grand après celui des Amazones, qui joint le pays des grands lacs au golfe du Mexique, en traversant la contrée la plus riche de l'Amérique ! Salut à ces forêts majestueuses dont, il y a quelques années, j'ai interrogé, presque avec vénération, les profondeurs inconnues ! Salut surtout aux hommes intrépides qui prenaient, pour ainsi dire, officiellement possession du fleuve au nom de la France ! L'un d'eux ne devait jamais revoir le Canada : en route, Marquette tombe d'épuisement ; il languit chez les sauvages et expire à l'embouchure d'une rivière. Il était connu et aimé de tous les Canadiens : on l'inhuma à l'endroit même où il avait rendu le dernier soupir, et pour eux le petit fleuve ne fut plus que la *rivière de la robe noire*. Une ville prospère a conservé aussi le nom de Marquette.

Mais la découverte de Joliet et de Marquette avait besoin d'être complétée : ils n'avaient, en effet, descendu le Mississipi que jusqu'à la rivière des Arkansas ; il restait à suivre et à déterminer le cours du fleuve jusqu'à son embouchure (1). C'est dans l'accomplissement de cette mission que nous rencontrons la grande et sympathique figure d'un jeune gentilhomme rouennais, venu au Canada avec le projet de chercher un passage vers la Chine et le Japon. Soutenu dans ses hardies entreprises par le fils et successeur de Colbert,

(1) En 1671-1672, le P. d'Ablon croyait encore que le Mississipi se jetait dans la *mer du Sud* (l'Océan pacifique). Ce fut, jusqu'à la découverte de la Louisiane, l'opinion commune, et Cavelier de la Salle lui-même la partagea jusqu'à cette époque.

Seignelay, il obtint le fort Frontenac, fonda Niagara, bâtit des forts dans l'ouest, organisa la navigation sur les lacs Ontario, Erié et Huron ; il descendit enfin le Mississipi jusqu'au golfe du Mexique, donnant à ces contrées inconnues le nom de Louisiane. C'est de Cavelier de la Salle que je parle, Messieurs : comment vous exposerais-je plus longuement ses projets grandioses, les difficultés inouïes qu'il rencontra dans la colonisation de la Louisiane, la fin tragique de celui qu'on peut appeler le premier fondateur du Texas, alors que l'un de vous a si complètement apprécié, avec une compétence magistrale, l'œuvre de notre illustre compatriote (1) ?

(1) A qui appartient la priorité dans la découverte du Mississipi ? Est-ce à Joliet et à Marquette, comme le pensent Parkmann *(The Jesuits in North America in the seventeenth century)*, Gelmary Shea (*Notice on the sieur Jolliet*, cité par M. Gravier), Garneau *(Histoire du Canada*, t. II), etc.? Est-ce au contraire, conformément à l'opinion de MM. Gravier *(Découvertes et Établissements de Cavelier de la Salle*, pp. 60-66, et *Cavelier de la Salle*, pp. 20-24), Margry *(Les Normands dans les vallées de l'Ohio et du Mississipi,* dans le Journal général de l'instruction publique, n° du 20 août 1882), Rameau *(Une colonie féodale en Amérique*), etc., à Cavelier de la Salle ? J'ai suivi la première opinion, qui paraît généralement adoptée en Amérique, mais sans méconnaître que la question peut être discutée. Joliet et Marquette ont reconnu l'existence et la direction du Mississipi en 1673 : ce point est constant, et quelques descriptions dans lesquelles Marquette a évidemment cédé à son imagination ou à son goût pour le merveilleux ne doivent pas plus faire douter de l'authenticité du récit de Marquette que des peintures aussi naïves n'ont fait écarter les récits de Colomb, de Cortez, de Cartier ou de Roberval. Mais Cavelier de la Salle n'avait-il pas atteint le Mississipi dans son second voyage, en 1672, soit un an avant Joliet et Marquette ? On l'assure, sur la foi de prétendus documents, cités dans une lettre de Madeleine Cavelier,

Avouons-le, nous ne sommes pas assez reconnaissants pour les patients érudits qui ont fait sortir d'un injuste oubli tous ces noms qu'y laissait insensiblement tomber la France indifférente. Quand M. Margry retrouvait, en 1847, l'acte de baptême de Cavelier de la Salle, le lieu même de la naissance de notre illustre compatriote était inconnu. Quand M. Gravier publiait, dans deux savantes études, le résultat de ses recherches sur Cavelier de la Salle, ces livres ne constituaient-ils pas pour beaucoup de rouennais une révélation? Ce que Michel Chevalier écrivait en 1837 (1) est toujours tristement

nièce de la Salle, de l'affirmation d'un auteur anonyme, reproduit par M. Parkmann. et enfin d'une lettre *non datée*, de M. de Frontenac, gouverneur du Canada, dans laquelle ce dernier attribue à la Salle la priorité de la découverte. Mais de puissants motifs me paraissent militer contre cette opinion : 1° les documents cités par Madeleine Cavelier n'ont pu être retrouvés ni vérifiés ; 2° la Salle serait demeuré pendant sept ans sans faire connaître sa découverte, pendant que Joliet proclamait la sienne, ce qui semble inadmissible ; 3° une lettre de M. de Frontenac, *datée du 14 novembre 1674*, attribue expressément à Joliet la découverte du fleuve ; 4° l'auteur anonyme et inconnu qui aurait recueilli de la bouche même de la Salle le récit de sa découverte de 1672 paraît très prévenu contre les Jésuites et peu impartial ; 5° le frère, le neveu et la nièce de Cavelier de la Salle, qui adressèrent au roi une pétition à l'effet d'obtenir une indemnité pour les énormes dépenses faites par l'explorateur dans ses diverses expéditions, n'ont jamais prétendu qu'il fût parvenu au Mississipi avant 1679, c'est-à-dire lors de son troisième voyage. Ces diverses considérations, que j'emprunte à M. Gravier, ne l'ont pas convaincu : je regrette de ne pouvoir adopter l'opinion de mon savant confrère. La gloire de Cavelier de la Salle est d'ailleurs assez grande pour demeurer entière, quelle que soit la solution donnée à ce problème historique.

(1) Cité par M. Margry. *Mémoires et Documents*, etc., p. v.

vrai : « Nous avons oublié nous mêmes qu'il fut un temps où nous pouvions prétendre à devenir les rois du Nouveau-Monde. Nous n'avons plus souvenance des hommes généreux qui se dévouèrent pour nous en assurer la domination. Pour que le nom de l'héroïque La Salle ne périt pas, il a fallu que le congrès américain lui érigeât un petit monument dans la rotonde du Capitole, entre Penn et John Smith. Nous n'avons pas une pierre pour lui dans nos innombrables sculptures. » L'érudit M. Margry, qui a rendu un si grand service à l'histoire de la géographie par la publication de ses *Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer,* plaide la même cause (1) en termes émus qu'il faut citer pour partie : « Malgré des engagements pris par le Comité des antiquités de la Seine-Inférieure, sur la demande du baron de Lareinty, aujourd'hui sénateur, approuvés alors par le préfet, M. Ernest Le Roy, et rappelés depuis par Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen, cette ville, dans laquelle est né La Salle, lui doit encore dans sa cathédrale, près des tombeaux des cardinaux d'Amboise, protecteurs des Ango, une plaque commémorative. Cependant cette nouvelle décoration conviendrait bien au milieu des autres gloires de cette chapelle, où vint plus d'une fois en cérémonie, comme maître de la confrérie de Notre-Dame, Jean Cavelier, père du découvreur... Enfin quand La Salle, dans ces contrées lointaines, donnait à une rivière le nom du Robec qui fait

(1) Introduction, p. v.

aujourd'hui mouvoir les usines de sa ville natale, comment Rouen, si intelligent, si soucieux de ses gloires, ne trouverait-il pas un coin de rue un peu en évidence pour y placer, d'une manière digne de ses actes et de leurs résultats, le nom de ce grand homme qui, en compagnie de Récollets et de Sulpiciens, dont trois étaient rouennais, a planté la croix du Christ et les lys de France dans cette partie de l'Amérique devenue avec le temps l'un des plus grands foyers de l'activité humaine ! Pourquoi du moins n'avoir pas conservé près de la Seine la rue des Iroquois, qui rappelait la confédération sauvage dont le rôle fut si important dans la vie du découvreur ? » — La ville de Rouen, Messieurs, a entendu cette juste revendication : si la rue des Iroquois a en effet perdu son vieux nom pour prendre celui d'un rouennais illustre, ce n'est pas à un « coin de rue », mais à l'un des quais de la Seine les plus fréquentés qu'on a eu l'heureuse idée de donner le nom de La Salle : c'est une tardive mais digne réparation à sa mémoire (1).

V.

J'ai, Messieurs, résumé, aussi brièvement que me l'a permis un sujet dont chaque détail a son importance, l'histoire des débuts et des progrès de la Nouvelle-

(1) Cette réparation devait être bientôt plus complète. J'ignorais, en écrivant ce qui précède, que le deuxième centenaire de Cavelier de la Salle dût être solennellement célébré à Rouen le 26 mai suivant. La pierre commémorative que M. Margry réclamait pour la Salle existe maintenant dans la Cathédrale.

France; j'ai voulu ensuite rendre hommage au dévouement et au courage des hommes illustres qui, tenant le drapeau français d'une main, et le plus souvent la croix de l'autre main, ont été les pionniers de l'influence française. Que n'aurais-je pas encore à dire sur ce sujet, pour terminer par la découverte des Montagnes Rocheuses en 1742 par Gauthier de Varennes, sieur de la Vérendrye, suprême étape des courses de nos compatriotes dans l'Ouest ? Je suis arrivé à la partie douloureuse de ce récit historique, le déclin progressif de notre colonisation, sa fin aux cris de « Vive la France ! » poussés, hélas, par des mourants, mais auxquels devait répondre la voix de l'avenir.

1689, l'année funèbre, porte encore dans les fastes du Canada le nom d'*année du massacre*. Les Iroquois ont repris « le sentier de guerre » ; un chef indien, Kôndiaronk (le rat) auquel il faut reconnaître un véritable génie, et dont la vie mériterait d'être racontée, fait revivre chez les sauvages la haine des Français. La guerre prend un caractère plus acharné encore alors que l'Angleterre, rompant avec la France, après le détrônement de Jacques II, soutient ouvertement les cinq nations Iroquoises. — La nuit du 5 août, 1,400 Iroquois débarquent à Montréal au milieu d'un orage ; ils se placent à la porte de chaque maison ; un signal est donné, et tous les habitants sont massacrés ou périssent dans les flammes, à l'exception des victimes réservées pour de plus horribles supplices. Pendant deux mois, les Iroquois restent maîtres du pays, qu'ils mettent à feu et à sang. Le gouverneur, M. de Denonville, perd la tête

et ne tente même aucune résistance. Il est enfin remplacé par M. de Frontenac.

Ce dernier était un homme d'énergie et de décision, mais dans quelles effrayantes conditions de disproportion se présentait la lutte ! Les colonies anglaises avaient fait d'immenses progrès ; leur population excédait 200,000 âmes et devait, soixante-dix ans plus tard, en compter 1,200,000 ; celle du Canada variait, dans le même temps, de 15,000 à 70,000. Malgré une semblable infériorité nous résistâmes, pendant soixante-dix ans, avec succès, pour ne succomber qu'épuisés par nos propres victoires ; et cette lutte étrange, héroïque, désespérée est l'une des plus merveilleuses choses de l'histoire.

Trois vaisseaux de guerre sont pris aux Anglais ; l'un d'eux est capturé, dans des circonstances qui tiennent du prodige, par deux marins français faits prisonniers. Pendant ce temps-là, Frontenac se multiplie : trois expéditions tombent sur les colonies anglaises durant l'hiver de 1689-1690 ; la victoire les accompagne partout. En vain les Anglo-Américains cherchent-ils à porter la guerre au cœur du Canada et lâchent-ils sur nous les bandes Iroquoises ; en vain Phipps, avec trente-cinq vaisseaux et 2,000 hommes de débarquement, vient-il mettre le siège devant Québec : tous les Français, tous les colons luttent ; les femmes, les jeunes filles, les enfants se battent comme des hommes : deux fois, en 1690 et 1692, les Iroquois mettent sans succès le siège devant un petit fort commandé par Mme et Mlle de Ver-

chères (1) ; Phipps est contraint de lever le siège de Québec, qui s'était vaillamment défendu, et d'abandonner son artillerie et ses munitions. Nous n'avions pas d'artilleurs dans les batteries : tous les canons étaient pointés par un gentilhomme canadien, Lemoine de Sainte-Hélène ; tous les coups portaient, et le premier boulet ayant enlevé le pavillon de l'amiral, des Canadiens se jetèrent à la nage, recueillirent ce trophée au milieu de la mitraille, et l'apportèrent à la cathédrale. — Une tempête vint au secours des Français en dispersant la flotte anglaise. Trois ans plus tard, notre allié s'appelait la fièvre jaune. Une flotte de 2,000 matelots et de 2,500 soldats anglais se dirigeait des Antilles sur le Canada quand, dans la traversée, la terrible maladie se déclara à bord : 1,300 matelots et 1,800 soldats moururent ; nous étions encore une fois sauvés. En 1697 intervenait la paix de Ryswick, puis un traité avec les cinq nations Iroquoises.

Hélas ! la guerre de la succession d'Espagne fait reprendre, en 1701, les armes à la France et à l'Angleterre. Les Canadiens continuent à se défendre héroïquement, mais, en 1711, ils paraissent perdus : une flotte de quatre-vingt-huit vaisseaux anglais, une armée de 16,000 hommes va surprendre Québec. Tout-à-coup, une furieuse tempête se déclare : la flotte est dispersée ; huit vaisseaux s'abordent et se brisent, près d'un millier de soldats est noyé : l'amiral Walker rallie sa flotte

(1) La femme et la fille d'un ancien officier du régiment de Carignan.

désemparée et regagne la haute mer. Était-il utile que ce désastre vint encore sauver la Nouvelle-France? Deux ans plus tard la pauvre colonie se trouve mutilée : Louis XIV vieilli cède à l'Angleterre, par le traité d'Utrecht, la baie et le détroit d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie, qui va perdre jusqu'à son nom et s'appellera la Nouvelle-Ecosse. Qu'adviendra-t-il d'elle? O triste histoire! La population franco-canadienne, tranquille et résignée, obéit docilement pendant quarante ans à l'Angleterre, mais elle a deux torts : elle aime encore la France, et elle s'accroît trop vite; elle double tous les seize ans. L'Angleterre va parer à ce danger par une terrible exécution. « Un jour de l'année 1755, on les rassemble par cantons comme de vastes troupeaux ; ce qui peut s'échapper s'enfuit dans les forêts, mais le reste, au nombre de 1,200 hommes, femmes et enfants, est embarqué sur des navires anglais, puis jeté au hasard sur les côtes des deux Amériques : la mère ici, là le père, les enfants partout (1). » Quelques-uns passèrent en France, et le canton d'Acadie, non loin de Châtellerault, est un dernier souvenir de la pauvre colonie disparue. Ceux qui se réfugièrent dans les forêts furent traqués comme des bêtes fauves. — Que ne puis-je citer en entier le poëme de Longfellow !

Speaking words of endearment, where words of comfort availed not.
Thus to the Gaspereau's mouth moved on that mournful procession.
There disorder prevailed, and the tumult and stir of embarking.
Busily plied the freighted boats ; and in the confusion

(1) De Bonnechose, *Montcalm et le Canada Français*, p. 13.

Wives were torn from their husbands, and mothers too late saw their [children
Left on the land, extending their arms, with wildest entreaties (1).

La guerre de la succession d'Autriche, dans laquelle l'Angleterre prend le parti de cette dernière puissance, rallume les hostilités en Amérique. Le premier ministre, le cardinal de Fleury, laisse la Nouvelle-France à ses propres forces. En 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle remet les choses dans l'état dans lequel elles étaient précédemment, et nous rend Louisbourg, perdu trois ans auparavant. Mais les empiètements des Anglais sur notre territoire s'accusaient de tous côtés. On ne pouvait s'entendre même sur l'exécution du traité; 1755 arrive et voit éclater la désastreuse guerre de Sept Ans.

Le colonel américain Washington, dont le nom était encore presque inconnu, est battu par M. de Beaujeu, qui périt au milieu de sa victoire ; le général français de Dieskau est peu après écrasé par des forces anglaises supérieures et périt également. Il est remplacé par un des héros les plus populaires des temps modernes, Montcalm. Détail intéressant, ce dernier se trouvait par son mariage le petit-neveu de l'intendant Talon, dont

(1) Longfellow, *Evangéline*, 1re part., chant V.

« Evangéline adressait (à son père) des paroles de tendresse, alors que les paroles de consolation ne pouvaient plus servir. Ainsi s'avançait vers l'embouchure du Gaspereau le triste cortège. Tout n'était que désordre, tumulte et trouble dans l'embarquement. On chargeait activement les bateaux, et dans cette confusion les femmes étaient arrachés à leurs maris, et, trop tard, des mères voyaient leurs enfants abandonnés sur le rivage, leur tendant les bras avec d'amères supplications. »

j'ai indiqué la glorieuse part dans l'organisation du Canada.

Montcalm débarqua à Québec le 13 mai 1756. Il avait sous ses ordres l'intrépide brigadier de Lévis, plus tard maréchal de France, et comme aide de camp un homme extraordinaire, Bougainville. Successivement avocat distingué au Parlement de Paris, auteur de remarquables travaux scientifiques et membre de l'Académie des sciences, secrétaire d'ambassade, le futur amiral, le futur navigateur était alors capitaine de dragons, et âgé de 27 ans. — 5,300 hommes formaient toute l'armée de ces héros : les forces de l'ennemi n'allaient pas, à la fin de la campagne, être moindres de 60,000.

Comment croire que, dans ces conditions, la première phase de la guerre du Canada, de 1756 à 1758, fut de notre part presque offensive? Peu après son arrivée, Montcalm s'empare habilement du fort d'Oswego, menace perpétuelle pour le Canada, à l'entrée du Saint-Laurent. Il y trouve une immense quantité de munitions et de provisions. Les fortifications sont rasées, et une colonne est élevée sur les rivages avec l'écusson de France et cette inscription : *Manibus date lilia plenis!*

L'hiver de 1757 se passe ; Montcalm prépare un grand coup : le fort William-Henry est la clef de la route d'Albany et de New-York, il veut s'en emparer. 2,500 hommes, quarante canons et un camp retranché défendent le fort, commandé par Munro. En six jours, le général anglais était obligé, malgré une vigoureuse défense, de capituler. Résultat immense! le Canada était débloqué ; aucun Anglais n'avait plus le pied sur

le royaume colonial de Louis XV : les destinées du Nouveau-Monde furent peut-être alors en suspens. Mais à ce moment là l'Angleterre, vaincue aussi bien en Europe qu'en Amérique, allait voir poindre l'heure du salut : le véritable vainqueur de Montcalm allait apparaître. Infirme et presque impotent, il était grand par le génie : c'était le futur dictateur de l'Angleterre, c'était William Pitt.

Montcalm se trouvait aux prises, hélas, avec de graves difficultés intérieures. Depuis deux ans la récolte avait manqué au Canada : on en était réduit dans les villes au rationnement et aux distributions de vivres. Et dans les campagnes ! « Le peuple commence à brouter, » écrit Montcalm. Mais cela n'était rien : un procès célèbre mit trop tard en lumière, après la perte de la Nouvelle-France, les indignes concussions, les incroyables brigandages de l'intendant Bigot. Il spéculait sur tout ! Et comment nous défendre d'un serrement de cœur rétrospectif en voyant que les soldats sont armés de fusils hors de service, que les forts ne sont ni suffisants ni en état, que les magasins sont vides, que les hôpitaux et les ambulances sont dans un désordre affreux ! C'est dans ces conditions, paralysé en outre à chaque instant par l'impéritie du gouverneur, le marquis de Vaudreuil, que Montcalm lutte pendant quatre années. Pas de munitions pour les troupes, à peine de la nourriture. « De la poudre, envoyez au moins de la poudre ! » écrit Montcalm, et il continue à se battre avec celle dont il s'est emparé dans les forts ennemis.

Et pendant ce temps, une formidable invasion se

prépare. Toutes les colonies anglaises vont opérer contre nous. Trois corps d'armée s'avancent : ils dépassent 40,000 hommes ; l'un a pour objectif de reprendre Louisbourg et l'île du cap Breton, le second de se rendre maître de Carillon sur le lac Champlain et de la route de Montréal, le dernier d'assiéger le fort Duquesne, sur l'Ohio. Louisbourg, réduit à un monceau de ruines, est pris, après deux mois de siège, par l'amiral Boscawen, malgré l'héroïsme du chevalier de Drucourt et de sa femme, qui encourageait les troupes, pointait elle-même les canons et y mettait le feu. Mais la brillante victoire de Carillon, remportée, le 17 juillet 1758, par Montcalm sur Abercromby, venait, en anéantissant le deuxième corps d'invasion, donner encore quelque temps de répit à la pauvre colonie mourante. Une croix de bois fut dressée sur le champ de bataille, et Montcalm lui-même en composa l'inscription :

En signum, en victor, Deus hic, Deus ipse triumphat !

Hélas ! voici venir l'hiver de 1759, et avec lui la famine et la misère, l'affreuse misère ! L'horizon s'assombrit encore. Nous venons, car Montcalm et sa petite armée ne peuvent être partout, de perdre le fort Frontenac, de faire sauter le fort Duquesne. Bougainville, passé en France pour mendier des secours, ne reçoit d'autre réponse que le mot devenu historique de l'intendant à la guerre, Berrier : « Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. » — « Monsieur, on ne dira pas que vous parlez en cheval, » riposte Bougainville.

« Pendant combien de temps, écrit en riant Voltaire, le pauvre genre humain va-t-il encore s'égorger pour quelques arpents de glace au Canada ? » Qu'il se rassure ! Les temps sont proches. M. de Montcalm marche à la mort, il va mourir de l'abandon de la mère-patrie. Il a tout perdu jusqu'à l'espérance, et cependant on voit les enfants de douze ans et les vieillards de quatre-vingts ans le suivre. Il faut en finir avec cette poignée de héros : vingt-deux vaisseaux de ligne, trente frégates et de nombreux transports sont équipés par l'Angleterre ; 10,000 soldats y prennent place. Cook dirige la flotte : elle prend position au pied de ce gigantesque rocher sur lequel est assis Québec. Deux mois de siège ne peuvent réduire la capitale de la Nouvelle-France. Ce n'est plus qu'un monceau de cendres, mais le drapeau français le domine encore.

M. de Montcalm marche à la mort. Pour la première fois il a rencontré un adversaire digne de lui dans James Wolfe, un général de trente-deux ans, âme de feu dans un corps frêle. Le 12 septembre (1759), Wolfe tente pendant la nuit une surprise : l'opération réussit, et les soldats anglais escaladent le sentier à pic qui monte du rivage au sommet de l'Anse du Foulon. Quand l'éveil est donné, 5,000 Anglais avaient tourné Québec, et le sort de l'Amérique allait se décider dans les plaines d'Abraham (1).

M. de Montcalm marche à la mort : il charge l'épée

(1) Ainsi nommées à cause du voisinage de la propriété d'un nommé Abraham Martin, pilote du roi sur le Saint-Laurent en 1646.

haute à la tête de ses troupes ; Wolfe est en face de lui, déjà frappé d'une balle au poignet, bientôt frappé d'une seconde, d'une troisième balle. Wolfe meurt, mais Montcalm, cinq fois frappé lui aussi, va le suivre : il lui reste le temps d'implorer pour les troupes la clémence du vainqueur : « Je fus leur père, soyez leur protecteur, » puis d'implorer pour lui-même celle de Dieu.

M. de Montcalm était mort, et avec lui était morte la puissance française au Canada. On ensevelit le glorieux vaincu dans l'église des Ursulines, la seule encore debout à Québec, et son corps fut déposé dans l'excavation formée par une bombe anglaise (1). Plus tard, l'Académie des Inscriptions composa en l'honneur de Montcalm une épitaphe prétentieuse et longue ; n'eût-on pas mieux célébré la mémoire intacte et pure du héros, du défenseur de la France en reproduisant sur son tombeau ce qu'il faisait graver lui-même sur le champ de victoire d'Oswego : « Manibus date lilia plenis ! » L'Angleterre, mieux inspirée, n'a écrit que deux mots sur la stèle de pierre qui perpétue la mémoire des deux glorieux adversaires : « Wolfe. — Montcalm. »

A quoi bon raconter ce qui suivit ? Réduits à maudire leur impuissance, Lévis, Bougainville, Bourlamaque,

(1) Ce ne fut que le 14 septembre 1859 qu'eut lieu la consécration du monument élevé à la mémoire de Montcalm dans l'église des Ursulines de Québec. Au milieu de la nef s'élevait un modeste catafalque, recouvert d'un drap mortuaire parsemé de fleurs de lis d'argent. Sur le sommet, la tête du héros, sous un globe de cristal, était exposée à tous les regards. Une très belle oraison funèbre fut prononcée dans cette cérémonie par le P. Martin.

les anciens lieutenants de Montcalm, continuèrent encore jusqu'en septembre 1760 une résistance furieuse, désespérée ; ils remportèrent une victoire dans les plaines d'Abraham, en y laissant pour morts tous les grenadiers et 104 officiers. Ils n'avaient plus de poudre, ils gagnaient des combats à l'arme blanche. Ils étaient devenus fous. La capitulation du 8 septembre put à peine arrêter leur héroïsme.

L'Angleterre manqua de grandeur : elle refusa les honneurs de la guerre aux rares survivants de ce qui avait été l'armée de Montcalm. On enferma ensuite les vaincus dans quelques navires trop étroits, et on les transporta en France. Le fatal traité de Paris venait de terminer la guerre de Sept Ans et de nous chasser de l'Amérique du Nord, deux cent trente-quatre ans après que Jacques Cartier y avait planté le drapeau fleur-delysé.

Mais les Français survivaient à la France. Ils étaient 65,000 en 1763, ils sont près de deux millions aujourd'hui ; ils nous sont restés fidèles (1). Peut-être me permettrez-vous de les suivre encore dans leur histoire. Vivent les Canadiens Français ; ils ont supporté sans faiblir des privations et des déboires inouïs ; ils ne se sont pas effrayés de la malveillance ; ils se multiplient, ils s'étendent, ils grandissent et ils le savent. Ils nous tendent la main : le Canada est toujours pour la France, suivant la belle expression de Lescarbot, « une province digne d'être sa fille. »

(1) Voir *La Société Française au Canada*, par M. H. Fabre, commissaire général du gouvernement Canadien à Paris. — *Réforme sociale*, nº du 15 août 1886.